

je n'entreprendrai pas de discuter, & dont je ne garantis pas la solidité.

Quoique ce traité regarde directement le commerce, on y trouve plusieurs réflexions philosophiques, dont quelques-unes paroissent au moins hazardées, & d'autres pourroient bien n'être que singulieres. Telle est la remarque que l'auteur fait sur le singe, que des prétendus physiciens ont osé élever à l'homme. M<sup>r</sup>. W. semble croire que *pour les facultés intellectuelles, l'Ourang-Outan est bien plus éloigné de l'homme qu'un perroquet, une pie, un merle à qui on apprend à articuler quelques mots, ce que n'a jamais pu faire un singe.* Cette assertion qui paroît d'abord étrange, cesse en quelque sorte de l'être, quand on réfléchit que le singe a parfaitement l'organe de la voix, tel qu'il est dans l'homme, qu'il a de plus la même organisation intérieure du cerveau; & que jamais il n'a pu répéter une syllabe, après avoir passé longues années dans la société des gens de cour & des femmes les plus gazouilleuses; tandis qu'un merle qui n'a aucun de ces avantages, apprend le langage humain avec facilité, & le rend avec une précision bien propre à confondre la stupidité & la maladresse de l'animal anthropomorphe.... Si l'on ne veut point attribuer cette différence au génie du merle, il faudra nécessairement adopter une réflexion que j'ai faite autrefois sur le langage des quadrupèdes \*. — Si M<sup>r</sup>. W. met une si grande distance entre le singe & l'homme,

\* t. Août  
1777, page  
497.